

Till R. Kuhnle
Paroles de meurtrier
Université de Limoges 2016/2017
(cours de L 1, 2nd semestre)
Textes (extraits)

Notice :

Le choix de ces textes est un résultat de mes travaux de recherche sur la pensée existentielle et l'existentialisme en littérature qui ont fait l'objet de nombreuses publications. Pour les références : exlibris-kuhnle.eu

Lectures obligatoires

Albert Camus : *L'Étranger*, Gallimard : folio- nombreuses réimpressions

Mempo Giardinelli : *Luna caliente*, Métailié (orig. esp. : *Luna caliente*, 1983)

Peter Handke : *L'Angoisse du gardien de but au moment du penalty*, Gallimard : folio (orig. all. *Die Angst des Tormanns vor dem Elfmeter*, 1970).

Ernesto Sabato : *Le Tunnel*, Seuil : points (orig. esp. *El túnel*, 1948)

Jean-Paul Sartre : *L'Érostrate*, in : *Le Mur*, Gallimard : folio – nombreuses réimpressions (recueil de nouvelles publié pour la première fois en 1939)

Lectures facultatives

Kamel Daoud, *Meurseault, contre-enquête*, Actes Sud (2016)

Alain Robbe-Grillet : *Le Voyeur*, Éditions de Minuit, 1955

Sami Tchak : *La Fête des masques*, Gallimard : continents noirs (2004)

Films en ligne

El túnel (León Klimovsky) <https://www.youtube.com/watch?v=9KqjomrCoq8>

v.o. espagnol

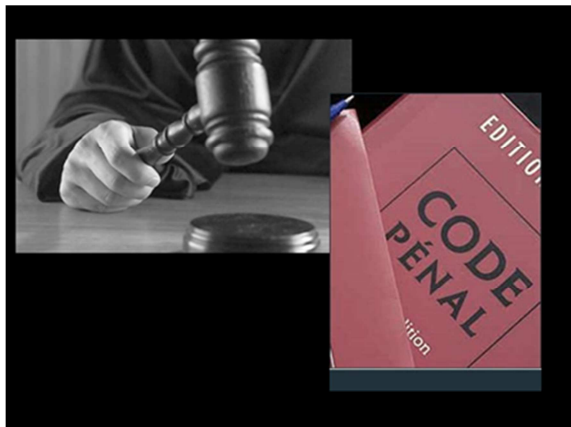
Lo straniero / *L'Étranger* / *The Stranger* (Luchino Visconti, 1967)

<https://www.youtube.com/watch?v=sQN76Vv-nVw>

version anglaise

Luna Caliente (Vicente Aranda) – bande d'annonce

<https://www.youtube.com/watch?v=TCU-4t47I74&list=PLj4yHpoRwBn3SiZshmuGokrZXnxRCIpSS&index=1>



Article 221-1

Le fait de donner volontairement la mort à autrui constitue un meurtre. Il est puni de trente ans de réclusion criminelle.

Article 221-2

Le meurtre qui précède, accompagne ou suit un autre crime est puni de la réclusion criminelle à perpétuité.

Le meurtre qui a pour objet soit de préparer ou de faciliter un délit, soit de favoriser la fuite ou d'assurer l'impunité de l'auteur ou du complice d'un délit est puni de la réclusion criminelle à perpétuité.

Les deux premiers alinéas de l'article 132-23 relatif à la période de sûreté sont applicables aux infractions prévues par le présent article.

Article 221-3

Le meurtre commis avec préméditation constitue un assassinat. Il est puni de la réclusion criminelle à perpétuité.

Les deux premiers alinéas de l'article 132-23 relatif à la période de sûreté sont applicables à l'infraction prévue par le présent article. Toutefois, lorsque la victime est un mineur de quinze ans et que l'assassinat est précédé ou accompagné d'un viol, de tortures ou d'actes de barbarie, la cour d'assises peut, par décision spéciale, soit porter la période de sûreté jusqu'à trente ans, soit, si elle prononce la réclusion criminelle à perpétuité, décider qu'aucune des mesures énumérées à l'article 132-23 ne pourra être accordée au condamné ; en cas de commutation de la peine, et sauf si le décret de grâce en dispose autrement, la période de sûreté est alors égale à la durée de la peine résultant de la mesure de grâce.

Thomas de Quincey : *De l'Assassinat considéré comme un des beaux-arts / On Murder Considered as one of the Fine Arts (1827-1854)*

Mais il est temps de dire quelques mots des principes de l'assassinat, dans le dessein d'orienter non pas votre pratique, mais votre jugement : quant aux vieilles femmes et à la foule des lecteurs de journaux, ils se satisfont de n'importe quoi, pourvu qu'il y ait assez de sang. Mais un esprit sensible exige quelque chose de plus. Parlons donc en premier lieu de la sorte de personne qui convient le mieux au dessein de l'assassinat ; en second lieu de l'endroit ; en troisième lieu, de l'heure et d'autres menus détails.

Quant à la personne, il est évident, je suppose, qu'elle doit être homme de bien ; car, si elle ne l'était pas, elle pourrait elle-même, d'aventure, méditer un assassinat au même moment ; et pareille échauffourées au cours desquelles le diamant taille le diamant, si agréables qu'elles soient quand il ne se passe rien de mieux, ne sont vraiment pas ce qu'un critique peut se permettre d'appeler des assassinats. Je pourrais mentionner certaines personnes (je ne cite pas des noms) qui ont été tuées par d'autres dans une venelle obscure ; jusque-là, tout semblait être assez correct, mais, en y regardant de plus près, le public s'est rendu compte que la partie assassinée projetait à ce moment-là de voler son assassin, voire même de l'assassiner s'il était assez fort pour cela. Chaque fois que tel est le cas, ou l'on peut soupçonner que tel est le cas, adieu les authentiques effets de l'art. Car le but final de l'assassinat considéré comme un des beaux-arts est précisément le même que celui de la tragédie selon Aristote ; à savoir de purger le cœur par la pitié et la terreur. Or de la terreur, il peut s'en trouver, mais comment ressentir aucune pitié pour un tigre qu'anéantit un autre tigre ?

Il est pareillement évident que l'individu choisi ne doit pas être un personnage public [...]. Et, soit dit en passant, le pape serait un personnage fort impropre à assassiner, car il est doué d'une telle vertu d'ubiquité en tant que père de la chrétienté, et, comme le coucou, on l'entend si souvent sans jamais le voir, que je soupçonne la plupart des gens de le regarder comme une idée abstraite. Toutefois, lorsqu'un homme public a coutume des dîners « avec toutes les délicatesses de la saison », le cas est très différent : tout le monde est persuadé qu'il n'est pas une idée abstraite et, par conséquent, il ne saurait y avoir d'impropriété à l'assassiner ; simplement sans assassinat tomberait dans la catégorie des meurtres politiques [...]

Troisièmement. Le sujet choisi doit être en bonne santé, car il est absolument barbare d'assassiner une personne malade qui, d'habitude, est tout à fait incapable de le supporter. Conformément à ce principe, on ne doit pas choisir un tailleur qui ait plus de vingt-cinq ans, car passé cet âge il sera sûrement dyspeptique. [...]. Et dans cette bienveillante sollicitude pour le bien-être des malades, vous remarquerez l'effet ordinaire des beaux-arts d'adoucir et de raffiner

les sentiments. Le monde en général, messieurs, est assoiffé de sang ; tout ce que les gens désirent dans un meurtre, c'est une copieuse effusion de sang ; qu'il y ait de ce point de vue un étalage criard, et cela leur suffit. Mais le connaisseur éclairé a le goût plus raffiné ; et notre art, comme tous les autres arts libéraux quand ils sont l'objet d'une maîtrise parfaite, a pour but d'humaniser le cœur [...]

Voilà pour la personne. Quant à l'heure, au lieu et aux outils, j'aurais bien des choses à dire, mais la place me manque. Le bon sens du praticien l'a porté habituellement vers la nuit et le secret. Pourtant il n'a pas manqué de cas où l'on s'est départi de cette règle avec d'excellents effets.

Thomas de Quincey : *De l'Assassinat considéré comme un des beaux-arts*, traduit de l'anglais et préfacé par Pierre Leyris, Paris : Gallimard (L'Imaginaire), 2002.

Friedrich Nietzsche : *Ainsi parlait Zarathoustra. Un livre pour tous et pour personne / Also sprach Zarathoustra. Ein Buch für Alle und für Keinen* (1983-1985)

[Extrait I]

Traduction par Henri Albert.

Société du Mercure de France, 1903 [sixième édition] (*Œuvres complètes de Frédéric Nietzsche*, vol. 9, pp. 485-487)

DU PÂLE CRIMINEL

Vous ne voulez point tuer, juges et sacrificateurs, avant que la bête n'ait hoché la tête ? Voyez, le pâle criminel a hoché la tête : dans ses yeux parle le grand mépris.

« Mon *moi* est quelque chose qui doit être surmonté : mon *moi*, c'est mon grand mépris des hommes. » Ainsi parlent les yeux du criminel.

Ce fut son moment suprême, celui où il s'est jugé lui-même : ne laissez pas le sublime redescendre dans sa bassesse !

Il n'y a pas de salut pour celui qui souffre à ce point de lui-même, si ce n'est la mort rapide.

Votre homicide, ô juges, doit se faire par compassion et non par vengeance. Et en tuant, regardez à justifier la vie !

Il ne suffit pas de vous réconcilier avec celui que vous tuez. Que votre tristesse soit l'amour du Surhumain, ainsi vous justifierez votre survie !

Dites « ennemi » et non pas « scélérat » ; dites « malade » et non pas « gredin » ; dites « insensé » et non pas « pécheur ».

Et toi, juge rouge, si tu disais à haute voix ce que tu as déjà fait en pensées : chacun s'écrierait : « Ôtez cette immondice et ce venin ! »

Mais autre chose est la pensée, autre chose l'action, autre chose l'image de l'action. La roue de la causalité ne roule pas entre ces choses.

C'est une image qui fit pâlir cet homme pâle. Il était à la hauteur de son acte lorsqu'il commit son acte : mais il ne supporta pas son image après l'avoir accompli.

Il se vit toujours comme l'auteur d'un seul acte. J'appelle cela de la folie, car l'exception est devenue la règle de son être.

La ligne fascine la poule ; le trait que le criminel a porté fascine sa pauvre raison — c'est la folie *après* l'acte.

Écoutez, juges ! Il y a encore une autre folie : et cette folie est *avant* l'acte. Hélas ! vous n'avez pas pénétré assez profondément dans cette âme !

Ainsi parle le juge rouge : « Pourquoi ce criminel a-t-il tué ? Il voulait dérober. » Mais je vous dis : son âme voulait du sang, et ne désirait point le vol : il avait soif du bonheur du couteau !

Mais sa pauvre raison ne comprit point cette folie et c'est elle qui décida le criminel. « Qu'importe le sang ! dit-elle ; ne veux-tu pas profiter de ton crime pour voler ? pour te venger ? »

Et il écouta sa pauvre raison : son discours pesait sur lui comme du plomb, — alors il vola, après avoir assassiné. Il ne voulait pas avoir honte de sa folie.

Et de nouveau le plomb de sa faute pèse sur lui, de nouveau sa pauvre raison est si engourdie, si paralysée, si lourde.

Si du moins il pouvait secouer la tête, son fardeau roulerait en bas : mais qui secouera cette tête ?

Qu'est cet homme ? Un monceau de maladies qui, par l'esprit, agissent sur le monde extérieur : c'est là qu'elles veulent leur butin.

Qu'est cet homme ? Une grappe de serpents sauvages entrelacés, qui rarement se supportent tranquillement — alors ils s'en vont, chacun de son côté, pour chercher leur butin de par le monde.

Voyez ce pauvre corps ! Ses souffrances et ses désirs, sa pauvre âme essaya de les comprendre, — elle crut qu'ils étaient le plaisir et l'envie criminelle d'atteindre le bonheur du couteau.

Celui qui tombe malade maintenant est surpris par le mal qui est le mal de ce moment : il veut faire souffrir avec ce qui le fait souffrir. Mais il y a eud'autres temps, il y a eu un autre bien et un autre mal.

Autrefois le doute et l'ambition personnelle étaient des crimes. Alors le malade devenait hérétique et sorcière ; comme hérétique et sorcière il souffrait et voulait faire souffrir.

Mais vous ne voulez pas m'entendre : Ce serait nuisible pour ceux d'entre vous qui sont bons, dites-vous. Mais que m'importe vos hommes bons !

Chez vos hommes bons, il y a bien des choses qui me dégoûtent et ce n'est vraiment pas leur mal. Je voudrais qu'ils aient une folie dont ils périssent comme ce pâle criminel !

Vraiment, je voudrais que cette folie s'appelât vérité, ou fidélité, ou justice : mais leur vertu consiste à vivre longtemps dans un misérable contentement de soi.

Je suis un garde-fou au bord du fleuve : que celui qui peut me saisir me saisisse !
Je ne suis pas votre béquille. —

Ainsi parlait Zarathoustra.

http://fr.wikisource.org/wiki/Ainsi_parlait_Zarathoustra/Premi%C3%A8re_partie/Du_p%C3%A2le_criminel

Friedrich Nietzsche : *Humain, trop humain* (1^{ère} partie)

70.

EXÉCUTION. — Qu'est-ce qui fait que toute exécution nous choque plus qu'un meurtre? C'est le sang- froid du juge, les préparatifs pénibles, l'idée qu'un homme est dans la circonstance employé comme moyen d'en effrayer d'autres. Car la faute n'est pas punie, même s'il y en avait une : elle réside dans les éducateurs, les parents, l'entourage, en nous, non dans le meurtrier — j'entends parler des circonstances déterminantes.

[http://fr.wikisource.org/wiki/Page:Nietzsche_-_Humain,_trop_humain_\(1%C3%A8re_partie\).djvu/101](http://fr.wikisource.org/wiki/Page:Nietzsche_-_Humain,_trop_humain_(1%C3%A8re_partie).djvu/101)

Friedrich Nietzsche : *Ainsi parlait Zarathoustra. Un livre pour tous et pour personne / Also sprach Zarathoustra. Ein Buch für Alle und für Keinen* (1983-1985)

[Extrait II]

3.

Lorsque Zarathoustra arriva dans la ville voisine qui se trouvait le plus près des bois, il y rencontra une grande foule rassemblée sur la place publique : car on avait annoncé qu'un danseur de corde allait se faire voir. Et Zarathoustra parla au peuple et lui dit :

Je vous enseigne le Surhumain. L'homme est quelque chose qui doit être surmonté. Qu'avez-vous fait pour le surmonter ?

Tous les êtres jusqu'à présent ont créé quelque chose au-dessus d'eux, et vous voulez être le reflux de ce grand flot et plutôt retourner à la bête que de surmonter l'homme ?

Qu'est le singe pour l'homme ? Une dérision ou une honte douloureuse. Et c'est ce que doit être l'homme pour le surhumain : une dérision ou une honte douloureuse.

Vous avez tracé le chemin du ver jusqu'à l'homme et il vous est resté beaucoup du ver de terre. Autrefois vous étiez singe et maintenant encore l'homme est plus singe qu'un singe.

Mais le plus sage d'entre vous n'est lui-même qu'une chose disparate, hybride fait d'une plante et d'un fantôme. Cependant vous ai-je dit de devenir fantôme ou plante ?

Voici, je vous enseigne le Surhumain !

Le Surhumain est le sens de la terre. Que votre volonté dise : que le Surhumain *soit* le sens de la terre.

Je vous en conjure, mes frères, *restez fidèles à la terre* et ne croyez pas ceux qui vous parlent d'espoirs supraterrrestres ! Ce sont des empoisonneurs, qu'ils le sachent ou non.

Ce sont des contempteurs de la vie, des moribonds et des empoisonnés eux-mêmes, de ceux dont la terre est fatiguée : qu'ils s'en aillent donc !

Autrefois le blasphème envers Dieu était le plus grand blasphème, mais Dieu est mort et avec lui sont morts ses blasphémateurs. Ce qu'il y a de plus terrible

maintenant, c'est de blasphémer la terre et d'estimer les entrailles de l'impénétrable plus que le sens de la terre !

Jadis l'âme regardait le corps avec dédain, et rien alors n'était plus haut que ce dédain : elle le voulait maigre, hideux, affamé ! C'est ainsi qu'elle pensait lui échapper, à lui et à la terre !

Oh ! cette âme était elle-même encore maigre, hideuse et affamée : et pour elle la cruauté était une volupté !

Mais, vous aussi, mes frères, dites-moi : votre corps, qu'annonce-t-il de votre âme ? Votre âme n'est-elle pas pauvreté, ordure et pitoyable contentement de soi-même ?

En vérité, l'homme est un fleuve impur. Il faut être devenu océan pour pouvoir, sans se salir, recevoir un fleuve impur.

Voici, je vous enseigne le Surhumain : il est cet océan ; en lui peut s'abîmer votre grand mépris.

Que peut-il vous arriver de plus sublime ? C'est l'heure du grand mépris. L'heure où votre bonheur même se tourne en dégoût, tout comme votre raison et votre vertu.

L'heure où vous dites : « Qu'importe mon bonheur ! Il est pauvreté, ordure et pitoyable contentement de soi-même. Mais mon bonheur devrait légitimer l'existence elle-même ! »

L'heure où vous dites : « Qu'importe ma raison ? Est-elle avide de science, comme le lion de nourriture ? Elle est pauvreté, ordure et pitoyable contentement de soi-même ! »

L'heure où vous dites : « Qu'importe ma vertu ! Elle ne m'a pas encore fait délirer. Que je suis fatigué de mon bien et de mon mal ! Tout cela est pauvreté, ordure et pitoyable contentement de soi-même. »

L'heure où vous dites : « Qu'importe ma justice ! Je ne vois pas que je sois charbon ardent. Mais le juste est charbon ardent ! »

L'heure où vous dites : « Qu'importe ma pitié ! La pitié n'est-elle pas la croix où l'on cloue celui qui aime les hommes ? Mais ma pitié n'est pas une crucifixion. »

Avez-vous déjà parlé ainsi ? Avez-vous déjà crié ainsi ? Hélas, que ne vous ai-je déjà entendus crier ainsi !

Ce ne sont pas vos péchés — c'est votre contentement qui crie contre le ciel, c'est votre avarice, même dans vos péchés, qui crie contre le ciel !

Où donc est l'éclair qui vous léchera de sa langue ? Où est la folie qu'il faudrait vous inoculer ?

Voici, je vous enseigne le Surhumain : il est cet éclair, il est cette folie !

Quand Zarathoustra eut parlé ainsi, quelqu'un de la foule s'écria : « Nous avons assez entendu parler du danseur de corde ; faites-nous-le voir maintenant ! » Et tout le peuple rit de Zarathoustra. Mais le danseur de corde qui croyait que l'on avait parlé de lui se mit à l'ouvrage.

4.

Zarathoustra, cependant, regardait le peuple et s'étonnait. Puis il dit :

L'homme est une corde tendue entre la bête et le Surhumain, — une corde sur l'abîme.

Il est dangereux de passer de l'autre côté, dangereux de rester en route, dangereux de regarder en arrière — frisson et arrêt dangereux.

Ce qu'il y a de grand dans l'homme, c'est qu'il est un pont et non un but : ce que l'on peut aimer en l'homme, c'est qu'il est un *passage* et un *déclin*.

J'aime ceux qui ne savent vivre autrement que pour disparaître, car ils passent au-delà.

J'aime les grands contempteurs, parce qu'ils sont les grands adoreurs, les flèches du désir vers l'autre rive.

J'aime ceux qui ne cherchent pas, derrière les étoiles, une raison pour périr ou pour s'offrir en sacrifice ; mais ceux qui se sacrifient à la terre, pour qu'un jour la terre appartienne au Surhumain.

[...]

Claude Simon : *La Corde raide* (1947)

Les gens savants savent ou sont censés de savoir tant de choses qu'ils sont capables de tout résoudre sans aucun mystère. Vous essayerez tant bien que mal de continuer sur cette sacrée corde raide, manquant de vous casser la gueule à chaque pas et ces types vous expliquent qu'il n'a en réalité aucun danger, ni aucune difficulté, si vous connaissez les lois de l'équilibre. (p. 60sq.)

Claude Simon : *La corde raide*, Paris : Sagittaire (Minuit) 1947

F.T. Marinetti : *Mafarka le futuriste. Roman africain / Mafarka il futurista* (1909/1910)

Notre esprit, qui est la manifestation supérieure de la matière organisée et vitale, accompagne dans toutes ses transformations la matière elle-même, en conservant dans ses nouvelles formes les sensations de son passée, les vibrations ténues de son énergie, exercée antérieurement... Divinité et continuité individuelle de l'esprit volontaire et tout-puissant qu'il faut extérioriser, pour modifier le monde!... Voilà la seule religion!... Poussons en splendeur toutes les minutes de notre vie par des actes de volonté impétueuse, de risque en risque, courtisant continuellement la Mort qui immortalisera d'un rude baiser les fragments de notre matière souvenante dans toute leur beauté !... (p. 170)

Mafarka le futuriste [Roman africain] Paris: Christian Bourgois, 1984

Jonathan Littell : *Les bienveillantes* (2006)

Certes je ne participais pas aux exécutions, je ne commandais pas des pelotons ; mais cela ne changeait pas grand-chose, car j'y assistais régulièrement. J'aidais à les préparer et ensuite je rédigeais des rapports ; en outre, c'était un peu par hasard que j'avais été affecté au Stab plutôt qu'aux Teilkommandos. Et si l'on m'avait donné un Teilkommando, aurais-je pu, moi aussi, comme Nagel ou Häfner, organiser des rafles, faire creuser des fosses, aligner des condamnés, et crier « Feu ! » ? Oui, sans doute. Depuis mon enfance, j'étais hanté par la passion de l'absolu et du dépassement des limites ; maintenant, cette passion m'avait mené au bord des fosses communes de l'Ukraine. Ma pensée, je l'avais toujours voulue radicale ; or l'État, la Nation avaient aussi choisi le radical et l'absolu ; comment donc, juste à ce moment-là, tourner le dos, dire non, et préférer en fin de compte le confort des lois bourgeoises, l'assurance médiocre du contrat social ? C'était évidemment impossible. Et si la radicalité, c'était la radicalité de l'abîme, et si l'absolu se révélait être le mauvais absolu, il fallait néanmoins, de cela au moins j'étais intimement persuadé, les suivre jusqu'au bout, les yeux grands ouverts. (p. 95)

Jonathan Littell : *Les bienveillantes*, Paris : Gallimard 2006

Alfred Hitchcock : *La Corde / Rope* (1948)

Avec : James Stewart (Rupert Cadell), John Dall (Brandon Shaw), Farley Granger (Phillip Morgan), Cedric Hardwicke (Mr. Kentley), Constance Collier (Mrs. Atwater), Douglas Dick (Kenneth Lawrence), Edith Evanson (Mrs. Wilson), Dick Hogan (David Kentley) et Joan Chandler (Janet Walker) 1h20

Citations du film sur

<http://www.cineclubdecaen.com/realisat/hitchcock/corde.htm>

« Tuer peut provoquer autant de joie que de créer », « Un poulet, un liasse de billet ou une blonde, tout est prétexte à un meurtre »

« Le chômage, la misère et les queues devant les magasins disparaissaient... » « Le meurtre après tout est ou devrait être un art, il devrait être l'apanage d'une petite élite... les victimes sont des êtres inférieurs sans intérêt... semaine de l'égorgeur ou la journée de l'étranglement »

« -Qui décide qu'un être est assez inférieur pour le tuer ?

- L'élite composée d'êtres au-dessus des concepts traditionnels. Le bien et le mal ont été inventés pour les êtres inférieurs.

- Vous rejoignez Nietzsche et son surhomme comme Hitler »

« Jusqu'à cette minute le monde et les êtres humains m'étaient restés incompréhensibles. J'ai tenté de me frayer un chemin par la force de l'esprit vous m'avez lancé mes propres paroles en pleine figure. Vous avez raison il faut être fidèle à ce qu'on dit. Mais vous avez dénaturé le sens de mes paroles vous les avez déformées pour en faire un prétexte à un crime sordide. Ce n'était pas leur sens Brandon. Vous n'en aviez pas le droit. Seul un instinct profondément amoral a pu vous mener à ce meurtre mais tout en moi me l'aurait interdit et repousse toute idée de complicité. Vous m'avez rendu honteux, honteux de mes concepts d'êtres supérieurs ou inférieurs. Mais je vous en remercie car je sais à présent que chaque homme est un être distinct avec le droit de vivre et de penser à sa guise mais en respectant la société. De quel droit vous rangez-vous dans une soit disant élite ? De quel droit avez-vous proclamé que ce jeune homme est un être inférieur donc bon à tuer ? Vous êtes-vous pris pour Dieu, Brandon. Avez-vous cru l'être en étranglant David ? »

Hermann Hesse : *Le loup des steppes* / *Der Steppenwolf* (1927)

L'enseigne :

Tous à la curée joyeuse !

Partie de chasse en automobile

me tenta, j'ouvris la porte étroite et j'entrai.

Aussitôt, je fus entraîné dans un monde bruyant et agité. Des automobiles, blindées pour la plupart, parcouraient les rues et poursuivaient les passants, les acculant aux murs des maisons, les réduisant en bouillie. Je compris immédiatement : c'était la lutte entre les hommes et les machines, depuis longtemps préparée, redoutée, attendue, et finalement éclatée. Partout traînaient des morts, des cadavres broyés, des voitures mutilées, fracassées, à moitié pulvérisées ; aux fenêtres et sur les toits, des fusils et des mitrailleuses tiraient sur les avions qui survolaient ce chaos sinistre. Des affiches féroces, magnifiquement sanglantes, placardées sur tous les murs, appelaient la nation, en lettres gigantesques, flamboyantes comme des torches, à prendre enfin la défense des hommes contre les machines, à massacrer les riches grassouilleux, élégants, parfumés, qui faisaient crever les autres à l'aide de leurs engins, à les exterminer, eux et leurs belles voitures grouillant sur les routes et écrabouillant les pauvres gens, à incendier les usines, à nettoyer et à dépeupler enfin la terre polluée pour y faire repousser un peu d'herbe et transformer le monde de poussière et de ciment en quelque chose qui ressemblât à une forêt, une prairie, une steppe, un torrent, un marais. D'autres affiches, par contre, merveilleusement peintes, admirablement stylisées, avec des nuances plus fines et moins primitives, avertissaient en termes judicieux tous les gens raisonnables et possédant quelque avoir du danger de l'anarchie chaotique ; elles énonçaient avec une émotion attendrissante les bienfaits de l'ordre, du travail, de la propriété, de la culture, du droit, et célébraient les machines comme l'ultime et suprême invention des hommes, grâce à laquelle ils deviendraient des dieux. Pensif et admiratif, je lisais les affiches, les rouges et les vertes, et leur éloquence incendiaire, leur impitoyable logique me faisaient une prodigieuse impression ; elles avaient raison, et je relisais les unes et les autres, profondément convaincu, mais quelque peu importuné par les coups de fusil qui éclataient à proximité. En tout cas, c'était clair : la guerre, une guerre violente, racée et infiniment sympathique, où il ne s'agissait plus de kaiser, de république, de frontières, de drapeaux, de couleurs et autres fichaise théâtrales et décoratives, mais où tous ceux qui n'avaient plus d'air

pour respirer, qui n'avaient plus goût à la vie, extériorisaient violemment leur irritation et s'associaient à la destruction générale de ce monde verni et civilisé. Je

voyais flamboyer dans tous les yeux la joie franche de détruire et d'assassiner, et je sentais s'épanouir en moi, en éclatant de rire, ces fleurs rouges, charnues et féroces. Joyeusement, je me jetai dans la lutte.

Mais le plus beau de tout cela, c'est que, tout à coup, je vis surgir auprès de moi mon camarade Gustave, perdu de vue depuis des dizaines d'années, jadis le plus fort, le plus belliqueux, le plus vivant de mes amis d'enfance. Mon cœur se dilata de joie quand je le vis cligner de ses yeux bleu clair. Il me fit signe et j'accourus avec empressement.

« Mon vieux Gustave, m'écriai-je, heureux, enfin, on te revoit ! Qu'es-tu devenu ? »

Il eut un petit rire rageur, exactement comme quand il était gosse.

« Idiot, à quoi tout de suite ces questions et ce bavardage ? Puisque tu tiens à le savoir, je t'annonce que je suis professeur de théologie, mais, Dieu merci, il n'y a plus de théologie, il y a la guerre. Allons-y, mon vieux ! »

Il visa le chauffeur d'une auto, qui venait en soufflant au-devant de nous, le tua net, grimpa, vif comme un singe, dans la voiture, l'arrêta, me fit monter ; nous passâmes avec une vitesse d'éclair à travers les éclats d'obus et le feu des mitrailleuses, jusqu'aux portes de la ville, jusqu'à la banlieue.

« Es-tu du côté des industriels ? demandai-je à mon ami.

- Bah ! c'est une affaire de goût, on aura le temps d'y penser plus tard. Et puis non, attends, je suis plutôt pour l'autre parti ; mais au fond, naturellement, c'est égal. Je suis théologien, et mon ancêtre Luther a jadis donné un coup de main aux princes et aux riches contre les paysans, je m'en vais un peu rabibocher ça. Sale besogne, espérons qu'elle tiendra encore quelques kilomètres ! »

Vifs comme le vent, nous roulâmes à travers une région paisible et verdoyante, traversâmes une vaste vallée et montâmes une route escarpée. Nous stoppâmes sur une chaussée luisante et polie, entre le mur abrupt d'un rocher et une balustrade basse, au bord d'un virage affolant et vertigineux, au-dessus d'un lac bleu miroitant.

« Beau paysage, dis-je.

- Très gentil. On pourrait l'appeler le mont des essieux, il paraît qu'il s'en rompt souvent par ici. Attention, mon petit Harry ! »

Un grand pin se dressait au tournant, et portait là-haut, dans le branchage, quelque chose comme une guérite aérienne, maintenue par des planches. Gustave, avec son petit rire, me jeta un clin d'œil malin, et, d'accord, ayant vivement quitté notre voiture et grimpé sur le tronc, nous nous cachâmes dans la petite guérite qui nous plaisait fort et qui était remplie de fusils, de revolvers, de caisses à cartouches. A peine nous étions-nous un peu reposés et préparés à la chasse que nous entendîmes au tournant le klaxon impérieux et rauque d'une voiture de luxe, qui descendait la chaussée à grande allure. Nous épaulions déjà. C'était merveilleusement passionnant.

« Vise le chauffeur ! » ordonna Gustave, au moment où la lourde voiture passait au-dessous de nous. Déjà, j'épaulai, je tirai, visant la casquette bleue. L'homme s'effondra, la voiture roula en avant, se heurta au mur, rebondit, se jeta furieusement, comme une grosse mouche bourdonnante, contre la balustrade basse, culbuta et, avec une détonation brève, roula par-dessus le mur, dans l'abîme.

« Ca y est ! fit Gustave en riant. A moi la suivante ! »

De nouveau, une voiture approchait à toute vitesse, on distinguait de loin les silhouettes des voyageurs, un bout de voile flottait, raide et figé, derrière la nuque d'une femme ; au fond, il me faisait pitié, ce voile : qui sait s'il ne cachait pas le plus beau visage. Puisqu'on jouait aux brigands, crénom ! il serait plus juste et plus élégant de suivre l'exemple des plus grands d'entre eux et de ne pas étendre aux jolies femmes notre honnête carnage. Mais Gustave avait déjà tiré. Le chauffeur sursauta, s'écroura, la voiture fit une embardée et, les roues en l'air, retomba sur la route. Ce fut tout, les hommes restaient muets, pris sous la carrosserie comme dans une souricière. L'auto crépitait et craquait encore, les roues tournoyant drôlement dans l'air ; tout à coup, ce fut l'explosion, et des flammes montèrent.

« Une Ford, dit Gustave. Descendons, il faut nettoyer la route . »

Nous descendîmes pour examiner la voiture incendiée. Bientôt, il n'en resta presque rien ; à l'aide de leviers improvisés avec des branchages, nous jetâmes les débris dans l'abîme ; longtemps, on les entendit crépiter dans les arbustes. Deux des morts étaient tombés sur la route et y restaient étendus, les vêtements à moitié consumés. Le veston de l'un d'eux étant à peu près conservé, je fouillai dans ses poches pour l'identifier. Sur des cartes de visite trouvées dans une serviette en cuir, je lus les mots : « Tat twam asi. »

« Très spirituel, fit Gustave. Mais à quoi ça sert-il de savoir les noms des gens que nous assassinons. Ce sont de pauvres diables comme nous, ce n'est pas ça qui compte. Notre terre doit fiche le camp et nous avec, le plus intelligent serait de la tenir sous l'eau pendant dix minutes. Allons, au boulot ! »

Nous fîmes prendre aux morts le chemin de leur voiture. Déjà, une nouvelle auto klaxonnait. Nous tirâmes de loin, postés sur la route. La voiture tourna sur elle-même comme une personne ivre, chavira et stoppa, épuisée. Un voyageur restait immobile à l'intérieur et une jolie jeune fille, saine et sauve, bien que pâle et tremblant de tous ses membres, descendit. Nous la saluâmes poliment, lui offrant nos services. Elle était trop effrayée pour parler et nous fixa quelques instants comme une folle.

« Allons, allons, voyons d'abord le vieux monsieur » dit Gustave en se tournant vers le voyageur qui restait toujours immobile derrière le chauffeur mort. C'était un homme grisonnant aux cheveux coupés ras ; il tenait ouverts ses yeux gris perçants, mais semblait grièvement blessé ; il vomissait le sang, et son cou était sinistrement tordu et raidi.

« Permettez, vieux monsieur, mon nom est Gustave. Nous avons pris la liberté de tuer votre chauffeur. A qui avons-nous l'honneur ?... »

Le vieux le fixa froidement et tristement du fond de ses yeux gris.

« Je suis M. Loerig, procureur général, dit-il lentement. Vous m'avez assassiné comme mon pauvre chauffeur ; je sens que c'est la fin. Pourquoi avez-vous tiré sur nous ?

- Vous alliez trop vite.

- Nous allions à une vitesse normale.

- Ce qui était normal hier ne l'est plus aujourd'hui, monsieur le procureur. Nous estimons toute vitesse trop considérable. Nous cassons maintenant toutes les voitures, toutes les machines.

- Vos fusils aussi ?

- Leur tour viendra, s'il nous en reste le temps. Demain ou après-demain, nous serons probablement tous fauchés. Vous le savez, notre terre est horriblement surpeuplée. Après cela, au moins, il y aura de l'air.

- Vous tirez donc sur tout le monde sans distinction ?

- Bien entendu. Evidemment, pour quelques-uns, c'est tout de même dommage. Par exemple, j'aurais bien regretté cette jolie jeune femme ; c'est sans doute mademoiselle votre fille ?

- Non, c'est ma secrétaire.

- Tant mieux. Et maintenant descendez, s'il vous plaît, ou permettez-nous de vous tirer de là, car nous allons détruire la voiture.

- Je préfère être détruit avec elle.
- Comme il vous plaira. Permettez encore une question. Vous êtes procureur. Je n'ai jamais pu comprendre comment on pouvait être procureur. De quoi vivez-vous ? Vous êtes payé pour accuser et condamner à des peines variées d'autres créatures, de pauvres diables pour la plupart, pas ?
- C'est exact . Je faisais mon devoir. C'était ma tâche. De même que celle du bourreau de guillotiner ceux que je condamnais. Vous, vous êtes vous-mêmes chargés d'une tâche semblable. Vous tuez aussi.
- D'accord, seulement nous ne tuons pas par devoir, mais par plaisir, ou plutôt par déplaisir, par désespoir. Ce monde nous a désespérés. C'est pourquoi la tuerie nous amuse un peu. Ca ne vous a jamais amusé de tuer ?
- Vous m'ennuyez. Ayez l'obligeance de poursuivre votre tâche jusqu'au bout. Si la notion du devoir vous est inconnue... »

Il se tut et gonfla les lèvres comme pour cracher. Mais il ne sortit qu'un peu de sang qui englua son menton.

« Attendez ! dit poliment Gustave. La notion du devoir, en effet, je ne la connais plus. Jadis, j'y avais souvent affaire, car j'étais professeur de théologie. A part ça, j'étais soldat et je faisais la guerre. Ce qui s'appelait le devoir et m'était ordonné par mes supérieurs et par les autorités était loin d'être bien, et j'aurais toujours préféré le contraire. Mais, si je n'ai plus la notion du devoir, j'ai en revanche celle de la faute – peut-être est-ce la même ! Par le fait qu'une mère m'a mis au monde, je suis fautif, je suis condamné à vivre, je dois appartenir à un Etat, être soldat, tuer, payer des impôts pour des armements. Et, en ce moment, la faute de lal vie m'a amené de nouveau, comme jadis en temps de guerre, au devoir de tuer. Mais, cette fois, je ne tue pas à contrecœur, je prends conscience de la faute, et, si ce monde stupide et abruti vole en miettes, je ne proteste pas, je fais de mon mieux pour l'y aider et je péris volontiers avec. »

Le procureur fit un grand effort pour sourire un peu du coin de ses lèvres noires de sang coagulé. Il n'y réussit pas brillamment, mais l'intention y était.

« C'est bon, dit-il. Dans ce cas, nous sommes confrères. Faites donc votre devoir, confrère. »

La jolie jeune femme, durant cette conversation, s'était évanouie.

Dans un vrombissement, arrivait en ce moment une auto lancée à toute vitesse. Tirant de côté la jeune femme, nous nous serrâmes contre le mur et attendîmes la collision de la nouvelle voiture avec les débris de l'ancienne. Elle freina violemment, se cabra, mais sans se briser. Nous épaulâmes à la hâte.

« Descendez ! commanda Gustave. Haut les mains ! »

Trois hommes, docilement, descendirent et levèrent les bras.

« Y-a-t-il un médecin parmi vous ? » demanda Gustave.

Ils firent signe que non.

« Dans ce cas, ayez l'obligeance de vous charger de ce vieux monsieur, il est grièvement atteint. Attention, doucement ! Prenez-le dans votre voiture, vous le déposerez en ville. Allez ! »

Une fois le blessé bien installé dans l'auto, Gustave ordonna : « Départ ! » et la voiture démarra.

Entre-temps, notre sténographe avait repris conscience et observé ce qui se passait. Cette belle proie me plaisait.

« Mademoiselle, dit Gustave, vous avez perdu votre patron. J'espère que vous n'étiez pas en relations intimes avec ce vieux monsieur. Je vous engage, soyez une bonne camarade ! Là, et maintenant, nous sommes pressés. La situation n'est pas confortable. Savez-vous grimper, mademoiselle ! Oui ? c'est bon, nous allons vous aider des deux côtés. »

Nous nous hissâmes tous les trois, au plus vite, dans notre arsenal aérien. Là-haut, la jeune femme se trouva mal, mais on lui fit prendre un cognac, et elle revint à elle au point de pouvoir admirer le magnifique paysage et de nous informer qu'elle s'appelait Dora.

Presque immédiatement, nous vîmes approcher une auto qui passa prudemment devant les débris, sans s'arrêter, et accéléra ensuite.

« Fuyarde ! » murmura en riant Gustave et il tira sur le chauffeur. L'auto capota, fit un saut par-dessus la balustrade et resta suspendue au-dessus de l'abîme.

« Dora, dis-je, savez-vous tirer ? »

Elle ne savait pas, mais nous lui apprîmes à charger un fusil. D'abord, elle fut maladroite, s'écorcha un doigt, éclata en sanglots et exigea un pansement. Mais Gustave lui dit : « A la guerre comme à la guerre, montre donc que tu es une brave fille, une fille courageuse ! » Elle se ressaisit et interrogea :

« Que deviendrons-nous ? »

- Je n'en sais rien, dit Gustave. Mon ami Harry aime les jolies jeunes femmes, il sera votre ami.

- Mais la police et les soldats finiront par nous tuer !

- Il n'y a plus de police. Nous avons le choix, Dora. Ou bien nous restons tranquillement ici et nous tirons sur toutes les voitures qui passent, ou bien nous prenons nous-mêmes une voiture pour nous faire tuer par les autres. C'est égal, de quelque côté que nous nous mettions. Moi, j'aime mieux rester ici. »

Une torpédo passait, lançant un appel retentissant. Nous eûmes tôt fait de l'expédier. Elle demeura sur la route, les roues en l'air.

« Drôle de chose, dis-je, que ça soit tellement amusant de tirer ! Et moi qui étais pacifiste ! »

Gustave sourit. « Il y a trop de gens au monde, vois-tu. Avant, ça ne se remarquait guère. Mais maintenant, quand chacun veut non seulement respirer l'air frais, mais encore avoir son auto, on s'en aperçoit un peu plus. Bien entendu, ce que nous faisons là n'est pas raisonnable, c'est de l'enfantillage, comme la guerre elle-même l'est en grand. Un jour, peut-être, l'humanité apprendra à modérer son accroissement par des moyens rationnels. En attendant, en face d'une situation impossible à endurer, nos réactions sont assez déraisonnables, mais au fond nous faisons ce qu'il faut : nous détruisons.

- Oui, dis-je, ce que nous faisons est sans doute absurde, mais probablement indispensable et bon. Il est mauvais que l'humanité s'efforce de raisonner trop et cherche à ordonner au moyen de la logique des choses inaccessibles au raisonnement. Cela donne des idéals comme ceux des Américains ou des bolcheviks, qui sont les uns et les autres extrêmement raisonnables, et, pourtant violent et dépossèdent horriblement la vie, parce qu'ils la simplifient avec tant de candeur. L'image de l'être humain, qui représentait jadis un idéal, est en train de devenir un cliché. Nous autres fous l'anoblirons peut-être à nouveau. »

Gustave répliqua en riant. « Mon vieux, tu as beaucoup d'esprit, ça me fait vraiment plaisir de t'entendre et de tirer profit de ta sagesse. Peut-être même as-tu un peu raison. Mais, je t'en prie, aie l'obligeance de recharger ton fusil, tu m'as l'air un peu rêveur. A tout instant, les lapins peuvent paraître dans le taillis, et ce n'est pas avec de la philosophie que nous tirerons dessus. »

Una auto qui approchait capota immédiatement, la route était barrée. Un survivant, gros homme rouquin, gesticula farouchement, regarda au-dessus de lui, découvrit notre cachette, accourut en hurlant et tira sur nous, coup sur coup, levant son revolver.

« Allez-vous-en, ou je tire ! » cria Gustave. L'homme le visa et tira encore une fois. Nous l'abattîmes de deux coups de fusil.

Nous expédiâmes encore deux voitures. Puis la route demeura déserte et silencieuse, on avait dû la signaler comme dangereuse. Nous avions le temps de

contempler la belle vue. De l'autre côté du lac, au fond de la vallée, se trouvait une petite ville, la fumée montait, et bientôt nous vîmes les flammes lécher les toits. Des détonations nous parvenaient. Dora pleura un peu, je caressai ses joues humides.

« Nous devons tous mourir ? » demanda-t-elle. Personne ne répondit. Un passant se montra sur la route, vit les voitures éventrées, s'approcha, flaira, fouilla, tira de l'une d'elles une ombrelle rayée, un sac à main en cuir, une bouteille de vin, s'assit paisiblement au pied du mur, but, mangea une tablette de chocolat qu'il trouva dans le sac, vida entièrement la bouteille et repartit gaiement, l'ombrelle sous le bras. Il s'en alla paisiblement à petits pas, et je dis à Gustave : « Voyons, pourrais-tu vraiment tirer sur ce brave type et lui faire un trou dans la tête ? Par Dieu ! je ne le pourrais pas.

- On ne te le demande pas ! » grommela mon ami. Mais lui aussi éprouvait un malaise. A peine avions-nous aperçu un être humain qui avait encore une attitude paisible, inconsciente, enfantine, qui était encore en état d'innocence, que toute notre louable et indispensable activité nous paraissait soudain bête et répugnante. Pouah ! tout ce sang versé ! Nous en avons honte. Mais il paraît que même les grands généraux ont éprouvé cela à la guerre.

« Nous n'allons pas rester toujours ici, se lamenta Dora, nous allons descendre, nous trouverons peut-être dans les autos quelque chose à manger. Vous n'avez donc pas faim, vous autres bolcheviks ? »

En bas, dans la ville incendiée, les cloches retentirent, émues et effrayées. Nous nous mîmes en devoir de descendre. Lorsque j'aidai Dora à enjambrer la cloison, j'embrassai ses genoux. Elle eut un rire clair. Mais soudain la cloison céda et nous fûmes précipités dans le vide...

© Paris : le livre de poche 1979

<http://jcdemartel.wordpress.com/2010/09/26/le-loup-des-steppes-hermann-hesse/> (2 juillet 2011)

André Gide : *Les caves du Vatican. Sotie* (1914)

Lafcadio, bien que les yeux fermés, ne dort pas; il ne parvient pas à dormir.

— Le petit vieux, que je sens là, croit que je dors, pensait-il. Si j'entrouvrais les yeux, je le verrais qui me

regarde. Protos prétendais qu'il est particulièrement difficile de feindre de dormir tout en prêtant attention; il se faisait fort de reconnaître le faux sommeil à ce léger petit tremblement des paupières... que je réprime en ce moment. Protos lui-même y serait pris...

Le soleil cependant s'était couché; déjà s'atténuaient les reflets derniers de sa gloire, que Fleurissoire ému contemplait. Tout à coup, au plafond voûté du wagon, l'électricité jaillit dans le lustre; éclairage trop brutal, auprès de ce crépuscule attendri; et, par crainte aussi qu'il ne troublât le sommeil de son voisin, Fleurissoire tourna le commutateur, ce qui n'amena point l'obscurité complète, mais dériva le courant du lustre central au profit d'une lampe veilleuse azurée. Au gré de Fleurissoire cette ampoule bleue versait trop de lumière encore; il donna un tour de plus à la clavette; la veilleuse s'éteignit, mais s'allumèrent aussitôt deux appliques pariétales, plus désobligeantes que le lustre du milieu; un tour encore, et la veilleuse de nouveau: il s'y tint.

— A-t-il bientôt fini de jouer avec la lumière? pensait Lafcadio impatienté. Que fait-il à présent? (Non! Je ne lèverai pas les paupières.) Il est debout... Serait-il attiré par ma valise? Bravo! Il constate qu'elle est ouverte. Pour en perdre la clef aussitôt, c'était bien adroit d'y avoir fait mettre, à Milan, une serrure compliquée qu'on a dû crocheter à Bologne! Un cadenas du moins se remplace... Dieu me damne: il enlève sa veste? Ah! tout de même regardons. Sans attention pour la valise de Lafcadio, Fleurissoire, occupé à son nouveau faux col, avait mis bas sa veste pour pouvoir le boutonner plus aisément; mais le madapolam empesé, dur comme du carton, résistait à tous ses efforts.

— Il n'a pas l'air heureux, reprenait à part soi Lafcadio. Il doit souffrir d'une fistule, ou de quelque affection cachée. L'aiderai-je! Il n'y parviendra pas tout seul... Si pourtant! le col enfin admit le bouton. Fleurissoire reprit alors, sur le coussin où il l'avait posée près de son chapeau, de sa veste et de ses manchettes, sa cravate et, s'approchant de la portière, chercha comme Narcisse sur l'onde, sur la vitre, à distinguer du paysage son reflet.

— Il n'y voit pas assez.

Lafcadio redonna de la lumière. Le train longeait alors un talus, qu'on voyait à travers la vitre, éclairé par cette lumière de chaque compartiment projetée; cela

formait une suite de carrés clairs qui dansaient le long de la voie et se déformaient tour à tour selon chaque accident du terrain. On apercevait au milieu de l'un d'eux, danser l'ombre falote de Fleurissoire; les autres carrés étaient vides.

— Qui le verrait? pensait Lafcadio. Là, tout près de ma main, sous ma main, cette double fermeture, que je peux faire jouer aisément; cette porte qui, cédant tout à coup, le laisserait crouler en avant; une petite poussée suffirait; il tomberait dans la nuit comme une masse; même on n'entendrait pas un cri... Et demain, en route pour les îles!... Qui le saurait?

La cravate était mise, un petit nœud marin tout fait; à présent Fleurissoire avait repris une manchette et l'assujettissait au poignet droit; et, ce faisant, il examinait, au-dessus de la place où il était assis tout à l'heure, la photographie (une des quatre qui décoraient le compartiment) de quelque palais près de la mer.

— Un crime immotivé, continuait Lafcadio: quel embarras pour la police! Au demeurant, sur ce sacré talus, n'importe qui peut, d'un compartiment voisin, remarquer qu'une portière s'ouvre, et voir l'ombre du Chinois cabrioler. Du moins les rideaux du couloir sont tirés... Ce n'est pas tant des événements que j'ai curiosité, que de moi-même. Tel se croit capable de tout, qui, devant que d'agir, recule... Qu'il y a loin, entre l'imagination et le fait!... Et pas plus le droit de reprendre son coup qu'aux échecs. Bah! qui prévoirait tous les risques, le jeu perdrait tout intérêt!... Entre l'imagination d'un fait et... Tiens! le talus cesse. Nous sommes sur un pont, je crois; une rivière... Sur le fond de la vitre, à présent noire, les reflets apparaissaient plus clairement, Fleurissoire se pencha pour rectifier la position de sa cravate.

— Là, sous la main, cette double fermeture — tandis qu'il est distrait et regarde au loin devant lui — joue, ma foi! plus aisément encore qu'on eût cru. Si je puis compter jusqu'à douze, sans me presser, avant de voir dans la campagne quelque feu, le tapir est sauvé. Je commence: Une; deux; trois; quatre; (lentement! lentement) cinq; six; sept; huit; neuf... Dix, un feu...

II

Fleurissoire ne poussa pas un cri. Sous la poussée de Lafcadio et en face du gouffre brusquement ouvert devant lui, il fit pour se retenir un grand geste, sa main gauche agrippa le cadre lisse de la portière, tandis qu'à demi retourné il rejetait la droite en arrière par-dessus Lafcadio, envoyant rouler sous la banquette, à l'autre extrémité du wagon, la seconde manchette qu'il était au moment de passer. Lafcadio sentit s'abattre sur la nuque une griffe affreuse,

baissa la tête et donna une seconde poussée plus impatiente que la première; les ongles lui raclèrent le col; et Fleurissoire ne trouva plus où se raccrocher que le chapeau de castor qu'il saisit désespérément et qu'il emporta dans sa chute.

— A présent, du sang-froid, se dit Lafcadio. Ne claquons pas la portière: on pourrait entendre à côté. Il tira la portière à lui, contre le vent, avec effort, puis la referma doucement.

— Il m'a laissé son hideux chapeau plat; qu'un peu plus, d'un coup de pied, j'allais envoyer le rejoindre; mais il m'a pris le mien, qui lui suffit. Bonne précaution que j'ai eue d'en enlever les initiales!... Mais, sur la coiffe, reste la marque du chapelier, à qui l'on ne commande pas des feutres de castor tous les jours... Tant pis, c'est joué... Qu'on puisse croire à un accident... Non, puisque j'ai refermé la portière... Faire stopper le train?...

Allons, allons; Cadio, pas de retouches: tout est comme tu l'as voulu.

“Preuve que je me possède parfaitement: je vais d'abord regarder tranquillement ce que représente cette photographie que le vieux contemplait tout à l'heure...”

http://www.ebooksgratuits.com/blackmask/gide_caves_du_vatican.pdf

Stefan Zweig : *Amok ou le fou de Malaisie* (1922)

Traduction par Alzir Hella et Olivier Bournac

Préface de Romain Rolland

1922 et 1927

« Jusqu'à présent, j'ai pu encore vous faire tout comprendre... Peut-être tout bonnement parce que, jusqu'à ce moment-là, je me comprenais encore moi-même... et que, comme médecin, j'avais pu toujours établir un diagnostic de mon propre état. Mais à partir de ce moment, je fus saisi comme par la fièvre... Je perdis tout contrôle sur moi-même... ou plutôt je savais bien que tout ce que je faisais était insensé, mais je n'avais plus aucun pouvoir sur moi... Je ne me comprenais plus moi-même... Je ne faisais plus que courir droit devant moi, obsédé par mon but... D'ailleurs, attendez... peut-être, malgré tout, pourrai-je encore vous faire comprendre... Savez-vous ce que c'est que l'*amok* ?

– *Amok* ?... je crois me souvenir... c'est une espèce d'ivresse chez les Malais...

– C'est plus que de l'ivresse... c'est de la folie, une sorte de rage humaine... une crise de monomanie meurtrière et insensée, à laquelle aucune intoxication alcoolique ne peut se comparer. Moi-même, au cours de mon séjour là-bas, j'ai étudié quelques cas – lorsqu'il s'agit des autres on est toujours perspicace et très positif –, mais sans que j'aie pu jamais découvrir l'effrayant secret de leur origine... C'est lié sans doute, d'une certaine façon, au climat, à cette atmosphère dense et étouffante qui oppresse les nerfs comme un orage, jusqu'à ce qu'ils craquent... Donc l'*amok*... oui, l'*amok*, voici ce que c'est : un Malais, n'importe quel brave homme plein de douceur, est en train de boire paisiblement son breuvage... il est là, apathiquement assis, indifférent et sans énergie... tout comme j'étais assis dans ma chambre... et soudain il bondit, saisit son poignard et se précipite dans la rue... il court tout droit devant lui, toujours devant lui, sans savoir où... Ce qui passe sur son chemin, homme ou animal, il l'abat avec son kris, et l'odeur du sang le rend encore plus violent-Tandis qu'il court, la bave lui vient aux lèvres, il hurle comme un possédé... mais il court, court, court, ne regarde plus à gauche, ne regarde plus à droite, ne fait plus que courir avec un hurlement strident, en tenant dans cette course épouvantable, droit devant lui, son kris ensanglanté... Les gens des villages savent qu'aucune puissance au monde ne peut arrêter un amok... et quand ils le voient venir, ils vocifèrent, du plus loin qu'ils peuvent, en guise d'avertissement : "Amok ! Amok !" et tout s'enfuit... Mais lui, sans entendre, poursuit sa course ; il court sans entendre, il court sans voir, il assomme tout ce qu'il rencontre... jusqu'à ce qu'on l'abatte comme un chien enragé ou qu'il s'effondre, anéanti et tout écumant...

« Un jour, j'ai vu cela de la fenêtre de mon bungalow... c'était horrifant... et c'est seulement parce que je l'ai vu, que je me comprends moi-même en ces

heures-là... car c'est ainsi, exactement ainsi, avec ce regard terrible dirigé droit devant moi, sans rien voir ni à droite ni à gauche, sous l'empire de cette folie, que je me précipitai-derrière cette femme... Je ne sais plus comment je fis ; tout se déroula si furieusement, avec une rapidité tellement insensée... Dix minutes après... non cinq, non deux... je savais tout de cette femme : son nom, sa demeure, sa situation, et je retournais chez moi en grande vitesse sur une bicyclette empruntée hâtivement ; je jetais un complet dans une valise, je prenais de l'argent et je filais en voiture à la station de chemin de fer... je filais sans annoncer mon départ au chef de district... sans me faire remplacer, en laissant tout en plan et la maison ouverte à tout le monde... Les domestiques m'entouraient, les femmes s'étonnaient et me questionnaient ; je ne répondais pas, je ne me retournais pas... Je filais à la gare et roulais vers la ville par le premier train... En tout, une heure après l'entrée de cette femme dans ma maison, j'avais jeté toute mon existence par-dessus bord et je me précipitais dans le vide, comme un amok...

http://www.ebooksgratuits.com/html/zweig_amok.html

André Breton : *Second manifeste du surréalisme* (1930)

Il est clair, aussi, que le surréalisme n'est pas intéressé à tenir grand compte de ce qui se produit à côté de lui sous prétexte d'art, voire d'anti-art, de philosophie ou d'anti-philosophie, en un mot de tout ce qui n'a pas pour fin l'anéantissement de l'être en un brillant, intérieur et aveugle, qui ne soit pas plus l'âme de la glace que celle du feu. Que pourraient bien attendre de l'expérience surréaliste ceux qui gardent quelque souci de la place qu'ils occuperont dans le monde ? En ce lieu mental d'où l'on ne peut plus entreprendre que pour soi-même une périlleuse mais, pensons-nous, une suprême reconnaissance, il ne saurait être question non plus d'attacher la moindre importance aux pas de ceux qui arrivent ou aux pas de ceux qui sortent, ces pas se produisant dans une région où, par définition, le surréalisme n'a pas d'oreille. On ne voudrait pas qu'il fût à la merci de l'humeur de tels ou tels hommes ; s'il déclare pouvoir, par ses méthodes propres, arracher la pensée à un servage toujours plus dur, la remettre sur la voie de la compréhension totale, la rendre à sa pureté originelle, c'est assez pour qu'on ne le juge que sur ce qu'il a fait et sur ce qui lui reste à faire pour tenir sa promesse.

Avant de procéder, toutefois, à la vérification de ces comptes, il importe de savoir à quelle sorte de vertus morales le surréalisme fait exactement appel puisque aussi bien il plonge ses racines dans la vie, et, non sans doute par hasard, dans la vie de ce temps, dès lors que je recharge cette vie d'anecdotes comme le ciel, le bruit d'une montre, le froid, un malaise, c'est-à-dire que je me reprends à en parler d'une manière vulgaire. Penser ces choses, tenir à un barreau quelconque de cette échelle dégradée, nul n'en est quitte à moins d'avoir franchi la dernière étape de l'ascétisme. C'est même du bouillonnement écœurant de ces représentations vides de sens que naît et s'entretient le désir de passer outre à l'insuffisante, à l'absurde distinction du beau et du laid, du vrai et du faux, du bien et du mal. Et, comme c'est du degré de résistance que cette idée de choix rencontre que dépend l'envol plus ou moins sûr de l'esprit vers un monde enfin habitable, on conçoit que le surréalisme n'ait pas craint de se faire un dogme de la révolte absolue, de l'insoumission totale, du sabotage en règle, et qu'il n'attende encore rien que de la violence. L'acte surréaliste le plus simple consiste, revolvers aux poings, à descendre dans la rue et à tirer au hasard, tant qu'on peut, dans la foule. Qui n'a pas eu, au moins une fois, envie d'en finir de la sorte avec le petit système d'avilissement et de crétinisation en vigueur a sa place toute marquée dans cette foule, ventre à hauteur de canon. La légitimation d'un tel acte n'est, à mon sens, nullement incompatible avec la croyance en cette lueur que le surréalisme cherche à déceler au fond de nous. J'ai seulement voulu faire rentrer ici le désespoir humain, en deçà duquel rien ne saurait justifier cette croyance. Il est impossible de donner son assentiment à l'une et non à l'autre. Quiconque feindrait d'adopter

cette croyance sans partager vraiment ce désespoir, aux yeux de ceux qui savent, ne tarderait pas à prendre figure ennemie. Cette disposition d'esprit que nous nommons surréaliste et qu'on voit ainsi tout occupée d'elle-même, il paraît de moins en moins nécessaire de lui chercher des antécédents et, en ce qui me concerne, je ne m'oppose pas à ce que les chroniqueurs, judiciaires et autres, la tiennent pour spécifiquement moderne. J'ai plus confiance dans ce moment, actuel, de ma pensée que dans tout ce qu'on tentera de faire signifier à une oeuvre achevée, à une vie humaine parvenue à son terme. Rien de plus stérile, en définitive, que cette perpétuelle interrogation des morts : Rimbaud s'est-il converti la veille de sa mort, peut-on trouver dans le testament de Lénine les éléments d'une condamnation de la politique présente de la IIIe Internationale, une disgrâce physique insupportée et toute personnelle a-t-elle été le grand ressort du pessimisme d'Alphonse Rabbe, Sade en pleine Convention a-t-il fait acte de contre-révolutionnaire ?

http://melusine.univ-paris3.fr/Revolution_surrealiste/Revol_surr_12.htm

André Malraux : *La Condition humaine* (1933)

[Extrait I]

Première partie

21 mars 1927

Minuit et demi.

Tchen tenterait-il de lever la moustiquaire ? Frapperait-il au travers ? L'angoisse lui tordait l'estomac ; il connaissait sa propre fermeté, mais n'était capable en cet instant que d'y songer avec hébétude, fasciné par ce tas de mousseline blanche qui tombait du plafond sur un corps moins visible qu'une ombre, et d'où sortait seulement ce pied à demi incliné par le sommeil, vivant quand même — de la chair d'homme. La seule lumière venait du building voisin : un grand rectangle d'électricité pâle, coupé par les barreaux de la fenêtre dont l'un rayait le lit juste au-dessous du pied comme pour en accentuer le volume et la vie. Quatre ou cinq klaxons grincèrent à la fois. Découvert ? Combattre, combattre des ennemis qui se défendent, des ennemis éveillés !

La vague de vacarme retomba : quelque embarras de voitures (il y avait encore des embarras de voitures, là-bas, dans le monde des hommes...). Il se retrouva en face de la tache molle de la mousseline et du rectangle de lumière, immobiles dans cette nuit où le temps n'existait plus.

Il se répétait que cet homme devait mourir.

Bêtement : car il savait qu'il le tuerait. Pris ou non, exécuté ou non, peu importait. Rien n'existait que ce pied, cet homme qu'il devait frapper sans qu'il se défendît, — car, s'il se défendait, il appellerait.

Les paupières battantes, Tchen découvrait en lui, jusqu'à la nausée, non le combattant qu'il attendait, mais un sacrificateur. Et pas seulement aux dieux qu'il avait choisis : sous son sacrifice à la révolution grouillait un monde de profondeurs auprès de quoi cette nuit écrasée d'angoisse n'était que clarté. « Assassiner n'est pas seulement tuer... » Dans ses poches, ses mains hésitantes tenaient, la droite un rasoir fermé, la gauche un court poignard. Il les enfonçait le plus possible, comme si la nuit n'eût pas suffi à cacher ses gestes. Le rasoir était plus sûr, mais Tchen sentait qu'il ne pourrait jamais s'en servir ; le poignard lui répugnait moins. Il lâcha le rasoir dont le dos pénétrait dans ses doigts crispés ; le poignard était nu dans sa poche, sans gaine. Il le fit passer dans sa main droite, la gauche retombant sur la laine de son chandail et y restant collée. Il éleva légèrement le bras droit, stupéfait du silence qui continuait à l'entourer, comme si

son geste eût dû déclencher quelque chute. Mais non, il ne se passait rien : c'était toujours à lui d'agir.

André Malraux : *La Condition humaine*. Ds.: *Œuvres complètes I*, texte établi par Pierre Brunel, Paris : Gallimard (Pléiade) 1989.

cf. aussi : <http://www.etudes-litteraires.com/malraux-condition-humaine.php#ixzz1hGOVpgIh>

André Malraux : *La Condition humaine* (1933)

[Extrait II]

« Il faut que je me jette sous l'auto », répondit Tchen.

Le cou immobile, ils le suivaient du regard, tandis qu'il s'éloignait et revenait ; lui ne les regardait plus. Il trébucha sur des lampes posées par terre, se rattrapa au mur : la lampe tomba, se cassa en tintant. Son ombre redressée se détachait confusément au-dessus de leurs têtes sur les derniers rangs des lampes. Souen commençait à comprendre ce que Tchen attendait de lui ; pourtant méfiance de lui-même, ou défense contre ce qu'il prévoyait :

« Qu'est-ce que tu veux ? »

Tchen s'aperçut qu'il ne le savait pas. Il semblait lutter, non contre Souen, mais contre sa pensée qui le fuyait. Enfin :

« Que cela ne soit pas perdu.

– Tu veux que nous prenions l'engagement de t'imiter ? C'est bien cela ?

– Ce n'est pas une promesse que j'attends. C'est un besoin. »

Les reflets s'effacent sur les lampes. Le jour baissait dans la pièce sans lumière : sans doute les nuages s'amassaient-ils dehors. Tchen se souvint de Gisors : « Près de la mort, une telle passion aspire à se transmettre. Souen aussi comprenait :

« Tu veux faire du terrorisme une espèce de religion ? »

Les mots étaient creux, absurdes, trop faibles pour exprimer ce que Tchen voulait d'eux.

– Pas une religion. Le sens de la vie. La.... »

Il faisait de la main le geste convulsif de périr, et sa pensée semblait haleter comme une respiration.

« ... La possession complète de soi-même (p. 645sq.)

André Malraux: *La Condition humaine*. Ds. : *Œuvres complètes I*, texte établi par Pierre Brunel, Paris : Gallimard (Pléiade) 1989.

Albert Camus : *Le mythe de Sisyphe. Essai sur l'absurde* (1942)

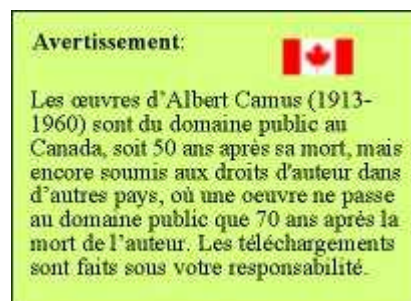
[Extrait I]

Un acteur prête d'autant plus de force à un personnage tragique qu'il se garde de l'exagérer. S'il est mesuré, l'horreur qu'il suscite sera démesurée. La tragédie grecque à cet égard est riche d'enseignements. Dans une œuvre tragique, le destin se fait toujours mieux sentir sous les visages de la logique et du naturel. Le destin d'edipe est annoncé d'avance. Il est décidé surnaturellement qu'il commettra le meurtre et l'inceste. Tout l'effort du drame est de montrer le système logique qui, de déduction en déduction, va consommer le malheur du héros. Nous annoncer seulement ce destin inusité n'est guère horrible, parce, que c'est invraisemblable. Mais si la nécessité nous en est démontrée dans le cadre de la vie quotidienne, société, état, émotion familiale, alors l'horreur se consacre. Dans cette révolte qui secoue l'homme et lui fait dire : « Cela n'est pas possible », il y a déjà la certitude désespérée que « cela » se peut.

C'est tout le secret de, la tragédie grecque ou du moins d'un de ses aspects. Car il en est un autre qui, par une méthode inverse, nous permettrait de mieux comprendre Kafka. Le cœur humain a une fâcheuse tendance à appeler destin seulement ce qui l'écrase. Mais le bonheur aussi, à sa manière, est sans raison, puisqu'il est inévitable. L'homme moderne pourtant s'en attribue le mérite, quand il ne le méconnaît pas. Il y aurait beaucoup à dire, au contraire, sur les destins privilégiés de la tragédie grecque et les favoris de la légende qui, comme, Ulysse, au sein des pires aventures, se trouvent sauvés d'eux-mêmes. (p. 176sq.)

Albert Camus : *Le Mythe de Sisyphe. Essai sur l'absurde*, Paris : Gallimard 1942

http://classiques.uqac.ca/classiques/camus_albert/mythe_de_sisyphe/mythe_de_sisyphe.html



Albert Camus : *Le mythe de Sisyphe. Essai sur l'absurde* (1942)

[Extrait II]

Les dieux avaient condamné Sisyphe à rouler sans cesse un rocher jusqu'au sommet d'une montagne d'où la pierre retombait par son propre poids. Ils avaient pensé avec quelque raison qu'il n'est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir.

Si l'on en croit Homère, Sisyphe était le plus sage et le plus prudent des mortels. Selon une autre tradition cependant, il inclinait au métier de brigand. Je n'y vois pas de contradiction. Les opinions diffèrent sur les motifs qui lui valurent d'être le travailleur inutile des enfers. On lui reproche d'abord quelque légèreté avec les dieux. Il livra leurs secrets. Egine, fille d'Asope, fut enlevée par Jupiter. Le père s'étonna de cette disparition et s'en plaignit à Sisyphe. Lui, qui avait connaissance de l'enlèvement, offrit à Asope de l'en instruire, à la condition qu'il donnerait de l'eau à la citadelle de Corinthe. Aux foudres célestes, il préféra la bénédiction de [164] l'eau. Il en fut puni dans les enfers. Homère nous raconte aussi que Sisyphe avait enchaîné la Mort. Pluton ne put supporter le spectacle de son empire désert et silencieux. Il dépêcha le dieu de la guerre qui délivra la Mort des mains de son vainqueur.

On dit encore que Sisyphe étant près de mourir voulut imprudemment éprouver l'amour de sa femme. Il lui ordonna de jeter son corps sans sépulture au milieu de la place publique. Sisyphe se retrouva dans les enfers. Et là, irrité d'une obéissance si contraire à l'amour humain, il obtint de Pluton la permission de retourner sur la terre pour châtier sa femme. Mais quand il eut de nouveau revu le visage de ce monde, goûté l'eau et le soleil, les pierres chaudes et la mer, il ne voulut plus retourner dans l'ombre infernale. Les rappels, les colères et les avertissements n'y firent rien. Bien des années encore, il vécut devant la courbe du golfe, la mer éclatante et les sourires de la terre. Il fallut un arrêt des dieux. Mercure vint saisir l'audacieux au collet et l'ôtant à ses joies, le ramena de force aux enfers où son rocher était tout prêt.

On a compris déjà que Sisyphe est le héros absurde. Il l'est autant par ses passions que par son tourment. Son mépris des dieux, sa haine de la mort et sa passion pour la vie, lui ont valu ce supplice indicible où tout l'être s'emploie à ne rien achever. C'est le prix qu'il faut payer pour les passions de cette terre. On ne nous dit [165] rien sur Sisyphe aux enfers. Les mythes sont faits pour que l'imagination les anime. Pour celui-ci on voit seulement tout l'effort d'un corps tendu pour soulever l'énorme pierre, la rouler et l'aider à gravir une pente cent fois

recommencée ; on voit le visage crispé, la joue collée contre la pierre, le secours d'une épaule qui reçoit la masse couverte de glaise, d'un pied qui la cale, la reprise à bout de bras, la sûreté tout humaine de deux mains pleines de terre. Tout au bout de ce long effort mesuré par l'espace sans ciel et le temps sans profondeur, le but est atteint. Sisyphe regarde alors la pierre dévaler en quelques instants vers ce monde inférieur d'où il faudra la remonter vers les sommets. Il redescend dans la plaine.

C'est pendant ce retour, cette pause, que Sisyphe m'intéresse. Un visage qui peine si près des pierres est déjà pierre lui-même ! Je vois cet homme redescendre d'un pas lourd mais égal vers le tourment dont il ne connaîtra pas la fin. Cette heure qui est comme une respiration et qui revient aussi sûrement que son malheur, cette heure est celle de la conscience. À chacun de ces instants, où il quitte les sommets et s'enfonce peu à peu vers les tanières des dieux, il est supérieur à son destin. Il est plus fort que son rocher.

Si ce mythe est tragique, c'est que son héros est conscient. Où serait en effet sa peine, si à chaque pas l'espoir de réussir le soutenait ? [166] L'ouvrier d'aujourd'hui travaille, tous les jours de sa vie, aux mêmes tâches et ce destin n'est pas moins absurde. Mais il n'est tragique qu'aux rares moments où il devient conscient. Sisyphe, prolétaire des dieux, impuissant et révolté, connaît toute l'étendue de sa misérable condition : c'est à elle qu'il pense pendant sa descente. La clairvoyance qui devait faire son tourment consomme du même coup sa victoire. Il n'est pas de destin qui ne se surmonte par le mépris.

*

Si la descente ainsi se fait certains jours dans la douleur, elle peut se faire aussi dans la joie. Ce mot n'est pas de trop. J'imagine encore Sisyphe revenant vers son rocher, et la douleur était au début. Quand les images de la terre tiennent trop fort au souvenir, quand l'appel du bonheur se fait trop pressant, il arrive que la tristesse se lève au cœur de l'homme : c'est la victoire du rocher, c'est le rocher lui-même. L'immense détresse est trop lourde à porter. Ce sont nos nuits de Gethsémani. Mais les vérités écrasantes périssent d'être reconnues. Ainsi, Oedipe obéit d'abord au destin sans le savoir. A partir du moment où il sait, sa tragédie commence. Mais dans le même instant, aveugle et désespéré, il reconnaît que le seul lien qui le rattache au monde, c'est la main fraîche d'une jeune fille. Une parole démesurée retentit alors : « Malgré [167] tant d'épreuves, mon âge avancé et la grandeur de mon âme me font juger que tout est bien. » L'Œdipe de

Sophocle, comme le Kirilov de Dostoïevsky, donne ainsi la formule de la victoire absurde. La sagesse antique rejoint l'héroïsme moderne.

On ne découvre pas l'absurde sans être tenté, d'écrire quelque manuel du bonheur.. « Eh ! quoi, par des voies si étroites... ? » Mais il n'y a qu'un monde. Le bonheur et l'absurde sont deux fils de la même terre. Ils sont inséparables. L'erreur serait de dire que le bonheur naît forcément de la découverte absurde. Il arrive aussi bien que le sentiment de l'absurde naisse du bonheur. « Je juge que tout est bien », dit Œdipe, et cette parole est sacrée. Elle retentit dans l'univers farouche et limité de l'homme. Elle enseigne que tout n'est pas, n'a pas été épuisé. Elle chasse de ce monde un dieu qui y était entré avec l'insatisfaction et le goût des douleurs inutiles. Elle fait du destin une affaire d'homme, qui doit être réglée entre les hommes.

Toute la joie silencieuse de Sisyphe est là. Son destin lui appartient. Son rocher est sa chose. De même, l'homme absurde, quand il contemple son tourment, fait taire toutes les idoles. Dans l'univers soudain rendu à son silence, les mille petites voix émerveillées de la terre s'élèvent. Appels inconscients et secrets, invitations de tous les visages, ils sont l'envers nécessaire et le prix de la victoire. Il n'y a pas de soleil sans ombre, [168] et il faut connaître la nuit. L'homme absurde dit oui et son effort n'aura plus de cesse. S'il y a un destin personnel, il n'y a point de destinée supérieure ou du moins il n'en est qu'une dont il juge qu'elle est fatale et méprisable. Pour le reste, il se sait le maître de ses jours. À cet instant subtil où l'homme se retourne sur sa vie, Sisyphe, revenant vers son rocher, contemple cette suite d'actions sans lien qui devient son destin, créé par lui, uni sous le regard de sa mémoire, et bientôt scellé par sa mort. Ainsi, persuadé de l'origine tout humaine de tout ce qui est humain, aveugle qui désire voir et qui sait que la nuit n'a pas de fin, il est toujours en marche. Le rocher roule encore.

Je laisse Sisyphe au bas de, la montagne ! On retrouve toujours son fardeau. Mais Sisyphe enseigne la fidélité supérieure qui nie les dieux et soulève les rochers. Lui aussi juge que tout est bien. Cet univers désormais sans maître ne lui paraît ni stérile ni futile. Chacun des grains de cette pierre, chaque éclat minéral de cette montagne pleine de nuit, à lui seul, forme un monde. La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux. (p. 163-169)

Albert Camus : *Le Mythe de Sisyphe. Essai sur l'absurde*, Paris : Gallimard 1942

Albert Camus : *L'étranger* (1942)

J'ai pensé que je n'avais qu'un demi-tour à faire et ce serait fini. Mais toute une plage vibrante de soleil se pressait derrière [87] moi. J'ai fait quelques pas vers la source. L'Arabe n'a pas bougé. Malgré tout, il était encore assez loin. Peut-être à cause des ombres sur son visage, il avait l'air de rire. J'ai attendu. La brûlure du soleil gagnait mes joues et j'ai senti des gouttes de sueur s'amasser dans mes sourcils. C'était le même soleil que le jour où j'avais enterré maman et, comme alors, le front surtout me faisait mal et toutes ses veines battaient ensemble sous la peau. À cause de cette brûlure que je ne pouvais plus supporter, j'ai fait un mouvement en avant. Je savais que c'était stupide, que je ne me débarrasserais pas du soleil en me déplaçant d'un pas. Mais j'ai fait un pas, un seul pas en avant. Et cette fois, sans se soulever, l'Arabe a tiré son couteau qu'il m'a présenté dans le soleil. La lumière a giclé sur l'acier et c'était comme une longue lame étincelante qui m'atteignait au front. Au même instant, la sueur amassée dans mes sourcils a coulé d'un coup sur les paupières et les a recouvertes d'un voile tiède et épais. Mes yeux étaient aveuglés derrière ce rideau de larmes et de sel. Je ne sentais plus que les cymbales du soleil sur mon front et, indistinctement, la glaive éclatant jailli du couteau toujours [88] en face de moi. Cette épée brûlante rongait mes cils et fouillait mes yeux douloureux. C'est alors que tout a vacillé. La mer a charrié un souffle épais et ardent. Il m'a semblé que le ciel s'ouvrait sur toute son étendue pour laisser pleuvoir du feu. Tout mon être s'est tendu et j'ai crispé ma main sur le revolver. La gâchette a cédé, j'ai touché le ventre poli de la crosse et c'est là, dans le bruit à la fois sec et assourdissant, que tout a commencé. J'ai secoué la sueur et le soleil. J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors, j'ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur.

Albert Camus : *L'Étranger*, Paris : Gallimard 1942

Reproduit d'après : http://classiques.uqac.ca/classiques/camus_albert/etranger/etranger.html

Albert Camus : *La mort heureuse* (1936-1938, roman publié à titre posthume)

Patrice [Mersault] marcha, vers le bahut de l'autre côté de la cheminée et sans regarder l'infirmes, déposa sa valise sur la table. Arrivé là, il sentit un tremblement imperceptible dans ses chevilles. Il s'arrêta et mit à sa bouche une cigarette qu'il alluma [27] maladroitement à cause de ses mains gantées. Un petit bruit derrière lui. La cigarette aux lèvres, il se retourna. Zagreus le regardait toujours, mais venait de fermer son livre. Mersault, pendant qu'il sentait le feu chauffer ses genoux jusqu'à la douleur, lut le titre à l'envers : *L'Homme de cour*, de Baltasar Gracian. Il se pencha sans hésiter vers le bahut et l'ouvrit. Noir sur blanc, le revolver luisait de toutes ses courbes, comme un chat soigné, et il maintenait toujours la lettre de Zagreus. Mersault prit celle-ci dans sa main gauche et le revolver de la droite. Après une hésitation, il fit passer l'arme sous son bras gauche et ouvrit la lettre. Elle contenait une seule feuille de papier grand format couverte sur quelques lignes seulement de la grande écriture anguleuse de Zagreus :

« Je ne supprime qu'une moitié d'homme. On voudra bien ne pas m'en tenir rigueur et trouver dans mon petit bahut beaucoup plus qu'il ne faut pour désintéresser ceux qui m'ont servi jusqu'ici. Pour le surcroît, j'ai le désir qu'il soit consacré à l'amélioration du régime des condamnés à mort. Mais j'ai conscience que c'est beaucoup demander. »

Mersault, le visage fermé, replia la lettre et à ce moment la fumée de sa cigarette vint piquer ses yeux tandis qu'un peu de cendre tombait sur l'enveloppe. Il secoua le papier, le posa bien en vue sur la table et se tourna vers Zagreus. Celui-ci regardait maintenant l'enveloppe, et ses mains, courtes et musclées, étaient demeurées autour du livre. Mersault [28] se pencha, tourna la clef du coffre, prit les liasses dont on voyait seulement la tranche à travers leur enveloppe de papier journal. Son arme sous le bras il en emplit régulièrement sa valise d'une seule main. Il y avait là moins d'une vingtaine de paquets de cent et Mersault comprit qu'il avait pris une valise trop grande. Il laissa dans le coffre une liasse de cent billets. La valise fermée, il jeta sa cigarette à demi consommée dans le feu et, prenant le revolver dans sa main droite, s'approcha de l'infirmes.

Zagreus maintenant regardait la fenêtre. On entendit une auto passer lentement devant la porte, avec un bruit léger de mastication. Zagreus, sans bouger, semblait contempler toute l'inhumaine beauté de ce matin d'avril. Lorsqu'il sentit le canon du revolver sur sa tempe droite, il ne détourna pas les yeux. Mais Patrice qui le regardait vit son regard s'emplier de larmes. Ce fut lui qui ferma les yeux. Il fit un pas en arrière et tira. Un moment appuyé contre le mur, les yeux toujours fermés, il sentit son sang battre encore à ses oreilles. Il regarda. La tête s'était rejetée sur l'épaule gauche, le corps à peine dévié. Si bien qu'on ne voyait plus Zagreus, mais

seulement une énorme plaie dans son relief de cervelle, d'os et de sang. Mersault se mit à trembler. Il passa de l'autre côté du fauteuil, prit à tâtons la main droite, lui fit saisir le revolver, la porta à hauteur de la tempe et la laissa retomber. Le revolver tomba sur le bras du fauteuil et de là [29] sur les genoux de Zagreus. Dans ce mouvement Mersault aperçut la bouche et le menton de l'infirmier. Il avait la même expression sérieuse et triste que lorsqu'il regardait la fenêtre. A ce moment, une trompette aiguë résonna devant la porte. Une seconde fois, l'appel irréal se fit entendre. Mersault toujours penché sur le fauteuil ne bougea pas. Un roulement de voiture annonça le départ du boucher. Mersault prit sa valise, ouvrit la porte dont le loquet luisait sous un rayon de soleil et sortit la tête battante et la langue sèche. Il franchit la porte d'entrée et partit d'un grand pas. (p. 26-30)

Albert Camus : *La mort heureuse (Cahiers Albert Camus I)*. Paris: Les Gallimard, 1971

Claude Simon : *Le tricheur* (1945)

Et je m'arrête comme pour pisser contre le tas de briques tandis qu'il continue de son pas tranquille le long de l'échafaudage. Alors je ramasse la brique. J'ai frappé de haut en bas, à cause du chapeau, comme ça, de toutes mes forces. Tellement fort que la brique m'a glissé de la main et qu'ils sont tombés ensemble lui et la brique le suivant, la face en avant, de tout son long, sans dire un mot. Alors je suis resté un moment, appuyé contre l'échafaudage, regardant sa masse noire étendue par terre, indistincte. Mais il n'a plus bougé. J'ai attendu, écoutant le silence revenir, remonter comme un flot chargé de crinières, se ruant, écoutant sa masse s'élever comme dans une écluse, jusqu'au point où, arrivé de niveau s'il s'est immobilisé, étalé. Alors, à travers le calme rétabli j'ai recommencé à entendre les sons lointains, ténus, multiples, séparés par la nuit. Mais c'était dans l'autre rue qu'on marchait. J'entends l'heure sonner, seulement bien après, dirait-on, comme si le son était émis depuis un moment et qu'il ait attendu caché quelque part, patientant jusqu'à ce que ce soit fini, pour me parvenir seulement. J'ai attendu encore, écoutant si personne ne venait, jusqu'à ce que cesse le tremblement et les pulsations dans ma poitrine (p. 248)

Claude Simon : *Le Tricheur*, Paris : Sagittaire (Minuit) 1945/46

11 septembre: la fausse note de Stockhausen (Libération du 16 oct. 2001)

Le 11 septembre, la terre a tremblé et plus rien ne sera comme avant. Ce choc barbare, incompréhensible, nous a marqués pour toujours. Le 18 septembre, à Hambourg, Karlheinz Stockhausen s'est exprimé à propos des attentats: «Ce à quoi nous avons assisté, et vous devez désormais changer totalement votre manière de voir, est la plus grande œuvre d'art réalisée: que des esprits atteignent en un seul acte ce que nous, musiciens ne pouvons concevoir; que des gens s'exercent fanatiquement pendant dix ans, comme des fous, en vue d'un concert, puis meurent...».

Comme l'a rapporté Georges Steiner dans *Langage et silence*: «Les hommes sont complices de ce qui les laisse insensibles.» Aussi, nous nous insurgons contre les propos de Stockhausen, non seulement en tant que citoyens d'un état laïque et démocratique, mais surtout comme interprètes de sa musique. Comment ce grand compositeur peut-il ne pas avoir un regard de citoyen du monde sur cette catastrophe et la ramener d'une façon aussi nombriliste à sa propre création?

Déjà en 1977, il écrivait: «Je crois vraiment aux nouveaux matériaux, aux ondes alpha de l'homme, aux vibrations qui permettront dans quelques années pas dans cent ans, dans vingt ans tout au plus de moduler une onde avec un homme pour le faire voyager en dehors de notre système solaire. Car, comme

tous les scientifiques, je veux faire le voyage cosmique; il n'est pas question de rester sur cette île pour toujours, ce serait trop bête, il y a trop de problèmes idiots à régler sur notre Terre. Je crois à la découverte perpétuelle des formes musicales, des vibrations sonores et des ambiances qui permettront à l'homme de s'émerveiller à nouveau, de saisir le miracle qui lui donne raison de continuer à vivre...» Ainsi qu'en parlant de la musique: «Sa vocation première, c'est la transmutation d'un courant cosmique sur le plan de la conscience supérieure.»

Quant à l'«œuvre d'art»... «Œuvre d'art», la mise à mort de plus de 6 000 personnes, toutes échelles sociales, toutes nationalités et toutes confessions confondues, étant au travail le matin à 9 heures! «Œuvre d'art», la préparation pendant dix ans d'un concert de 6 000 personnes mourant à la fin! Quand l'œuvre d'art est-elle vraiment œuvre d'art? Qu'est-ce qui distingue le Parthénon d'une ruine quelconque? Il faut revenir sur terre et stopper le voyage dans les étoiles!

A l'officier allemand qui demandait à Pablo Picasso si c'était lui qui avait fait *Guernica*, le peintre lui répondit: «Non! c'est vous!» Les musiciens, comme tous les artistes ne sont pas des êtres à part... Certains, des plus illustres aux plus humbles, se sont distingués en s'engageant contre la torture en Algérie, contre l'épuration

ethnique en Bosnie, pour la régularisation des sans-papiers... Nous voulons rappeler à Stockhausen qu'un interprète est un agent de transmission indispensable entre la partition écrite par le compositeur et le public. L'interprète participe à la notoriété du compositeur, à la divulgation de son oeuvre et de son enseignement. Mais l'interprète est aussi un citoyen et non un vassal, qui travaille inlassablement son instrument pour le plus grand nombre, avec un statut instable et des cachets très faibles.

Stockhausen n'est pas Heidegger, Céline... Sa philosophie est primaire: «Lucifer n'aime pas...». Il vit dans ses

prières et fera sûrement une oeuvre dédiée aux victimes de New York... Mais nous, musiciens, ne sommes pas pour les interdictions, les autodafés, et continuerons d'interpréter ses oeuvres, malgré le choc de ses propos, nous jouerons sa musique en janvier à Paris, mais son «dérapage» restera toujours dans notre mémoire.

Alain Damiens, Alain Billard, Antoine Curé et Pierre Strauch, solistes de l'Ensemble intercontemporain, créé par Pierre Boulez en 1976

<http://www.liberation.fr/tribune/0101389923-11-septembre-la-fausse-note-de-stockhausen>